de l'apparition, puis de la généralisation de ce que l'auteur appelle « the lawyer bureaucrate ». Ajoutons que, sur la carrière et l'activité de chaque juriste, l'ouvrage est une mine de renseignements et de mises au point.

Jean-Claude RICHARD.

Latin chrétien et médiéval.

René NOUAILHAT, *Saints et patrons. Les premiers moines de Lérins*. Annales littéraires de l'Université de Besançon, 382; Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, volume 84. Diffusion Les Belles Lettres : Paris, 1988, 426 pages, 14 cartes et tableaux dans le texte.

Les livres sur le Monachisme antique en langue française sont si rares, du moins sur les questions d'ensemble, que l'on attendait avec intérêt la parution de celui-ci, fruit d'une thèse récente (Besançon, 1987). L'auteur explique en effet que son ouvrage en est une version plus commode et plus courte, allégée des citations latines et « de la plupart des 2 200 notes » (il en reste un peu plus de 300). Je suis obligé de dire que le résultat est décevant, surtout après les livres de S. PRICOCO sur *Lérins* et de A. de VOGÜÉ sur *les Règles des Saints Pères*.

Après une courte préface, l'Introduction (p. 11-42) pose un problème d'ensemble, celui qui est l'objet de la thèse, la « régulation du christianisme » à partir du phénomène lérinien. Puis l'auteur présente les sources (p. 13-18), ce qu'il appelle le *corpus* lérinien de 420 à 450; il traite les « préliminaires historiographiques » (p. 19-22) et le « mythe littéraire du refuge lérinien » (p. 23-32). Enfin quelques pages (33-42) dressent le cadre historique qui se termine sur l'idée que l'aristocratie municipale, les *honorati*, a réussi à conserver son pouvoir « par le détour monastique ».

La première partie, *le Saint Patron*, décrit les personnages et les *Vitae* (p. 43-133). L'auteur étudie surtout la Vie d'Honorat, sermon écrit par Hilaire d'Arles en 430, et la compare à d'autres plus célèbres. Il montre que le saint moine est caractérisé, entre autres, par l'*apatheia*, pour conclure que l'impassibilité est une vertu politique (p. 74). Il montre que ces *Vitae* appartiennent à la tradition, en même temps qu'elles marquent une rupture avec elle (p. 75). Le relevé des citations bibliques dans la *Vita Honorati* (p. 77-78) aboutit à des considérations sur les « trafics de sens » ou les « transferts de signification » dans l'Ancien et le Nouveau Testament (p. 80). Bref, l'auteur croit que « les subtilités de l'allégorisme » ont permis une « réévaluation du modèle christique » (p. 81); on a créé une image juridique et militaire du chrétien pour laquelle « la littérature des martyrs servit de médiation ». Le chapitre suivant analyse la conversion, surtout à travers la Vie d'Honorat, sous une forme structuraliste et typologique (tableau p. 87-89). Il note au passage l'importance de la *xeniteia*, l'abandon des richesses, la critique des évêques et les oppositions que suscitent les moines. Le dernier chapitre traite du rôle d'Honorat, et à travers lui de tous les fondateurs, en tant que *Pater, Dominus, Patronus* (p. 107). L'étude est concrète, mais l'auteur réduit l'œuvre d'Hilaire à être un discours politique sur le maintien de l'aristocratie en place : il montre que les thèmes de la puissance, de la gloire, etc., subsistent (p. 126-128). L'auteur reprend le schéma de la construction de la *Vita Honorati*, établi par M.-D. VALENTIN, et montre qu'il correspond à une courbe de l'existence d'Honorat menant de la puissance impériale (comme haut fonctionnaire) à la puissance impériale (comme évêque) *via* la retraite à Lérins (p. 131). Mais cette courbe traduit-elle la réalité, ou sommes-nous victimes de la rhétorique d'Hilaire ?

La seconde partie étudie Lérins (p. 135-183). Les pages concernant les ermites et le refuge insulaire sont classiques. Puis vient le rôle de surveillance de la vie

monastique par l'évêque, suivi d'un chapitre qui voudrait illustrer le mouvement inverse, « la prise du pouvoir ecclésial » (*sic*) par les moines (p. 151-170). L'auteur expose longuement la question de la primauté d'Arles (p. 154-163). Un dernier chapitre essaie de généraliser les modèles de Martin et d'Honorat (p. 171-183). J'y relève que ce serait Ponticianus qui révéla à Augustin le cénobitisme égyptien; rien ne permet d'avancer une telle hypothèse. Plusieurs cartes illustrent cette partie, dont celle des îles de Lérins (p. 145); signalons que les cartes des pages 152 et 169 sont interverties.

La troisième partie est intitulée : *Le monastère de Lérins et la régulation des pratiques* (p. 185-244). Elle traite deux sujets : l'histoire du monachisme et la place que Lérins y occupe. On passe en revue les diverses formes de monachisme (chap. 1). Le plus intéressant est le second chapitre, *La fabrication de l'homme nouveau* (p. 196-222), où l'auteur fait appel à Cassien et aux Règles des Saints Pères qu'il utilise sans aucune critique préalable; or il est fondamental de savoir ce qui unit ces œuvres entre elles. Enfin le chapitre 3, *l'entreprise Lérins* (!) décrit l'île, son charme, l'installation monastique, son activité économique. On est surpris d'apprendre que l'île possède « une organisation rationnelle de la production » (p. 244) et qu'elle a « dans la grande œuvre transformatrice des campagnes » (*sic*) un « rôle pionnier » (p. 232).

La dernière partie est consacrée aux relations de la théologie et de la politique (p. 281-308). Il s'agit en fait d'étudier les œuvres de Salvien de Marseille et de Vincent de Lérins. L'auteur les rapproche des événements contemporains. Une conclusion (p. 309-320) reprend les principales idées avancées : Lérins est le modèle de l'installation du pouvoir de l'Église dans la littérature, le dogme, la foi personnelle; le résultat en est l'efficacité : « le monastère, microcosme de la société globale, s'est fait banc d'essai des nouvelles pratiques de production et de domination ». Qu'ajouter à une telle formule ?

Il est très difficile de résumer fidèlement cet ouvrage et ses positions : la langue est pleine de néologismes, proche du français des sociologues, le lecteur en a aperçu quelques exemples; la composition est faite de brefs paragraphes juxtaposés, sans lien entre eux que le fil de la pensée de l'auteur, ce qui entraîne des redites, obscurités et contradictions; enfin les idées de l'auteur reposent sur une vision externe du christianisme conçu comme un simple avatar des phénomènes politiques, économiques et sociaux. On croyait ces positions définitivement révolues. Que deviennent, dans ces perspectives, les notions de foi, d'espérance et de charité, le Royaume et les béatitudes, le salut et l'amour de Dieu ? L'absence de ces idées essentielles condamne l'auteur à une incompréhension totale des problèmes des débuts du christianisme. On ne peut réduire à une démarche machiavélique, ou à une sottise, la conversion de Martin, d'Augustin, de Cassien ou d'Honorat; je trouve inadmissible d'écrire par exemple à propos d'Honorat et des siens : « la conversion prépare la reconversion » (p. 312). On sait les déchirements d'Augustin devant la charge épiscopale; Honorat n'était guère différent, pourquoi alors présenter son élection au siège d'Arles comme une récupération de son pouvoir : « l'efficacité politique du retour d'Honorat aux affaires du monde » (p. 132) ? En tout cas cette thèse reste à démontrer car elle s'appuie sur des fondements historiques incertains.

Qu'apporte R. NOUAILHAT de nouveau sur Lérins ? Il en fait un port important (p. 143-144) et suppose la création d'une grande exploitation agricole (p. 232 et sq.). Quelques tessons de céramique ne peuvent contredire l'affirmation du *Sermo* que l'île était déserte à l'arrivée d'Honorat (*ibid.*, p. 144); parler à Lérins de « l'exploitation des salines, du vignoble et des cultures sur le littoral » (p. 236) relève

de l'invention; l'auteur mentionne plus loin les tendances autarciques des monastères (p. 314) et suggère leur pauvreté relative (cf. p. 148-149, l'assistance financière de l'évêque). Sur Cassien, il ne tient pas compte de l'article de H.-I. MARROU que pourtant il cite ailleurs, et discute de sa patrie (p. 179); Helladius n'est pas un disciple d'Honorat (p. 158); Cassien ne peut « reprendre » le *Commonitorium* (p. 292) puisqu'il écrivait les *Institutions* huit ans auparavant, etc.

Sur le monachisme l'auteur utilise bien un *corpus* de textes qui vont de Paulin de Nole et Cassien à Eucher, Salvien et Vincent. Il est dommage qu'il n'en fasse pas une présentation critique; il accepte entièrement les thèses de A. de VOGÜÉ sur les règles des Saints Pères; ne parle pas des rapports de Lérins avec Marseille; mentionne des moines plus ou moins légendaires sans prendre position (le moine Jacques, p. 158) ni citer les travaux récent de P.-A. FÉVRIER à ce sujet. La découverte de la Vie d'Antoine à Trèves en 370, d'après Augustin, et la conversion des deux personnages qui s'ensuit (ce serait Jérôme et Bonose) comporte des hypothèses (date et personnages) qu'il ne faut pas prendre pour des faits établis (p. 138). Sur les commencements de Lérins, l'auteur parle de fondation cénobitique (p. 12), mais précise que le cénobitisme s'est mis en place progressivement (p. 216) : alors, cénobitisme ou non ?

De fait, ces problèmes n'intéressent pas R. NOUAILHAT; il cherche à rendre compte de la tentative de mise en ordre du monachisme qui se fait jour au début du V^e^ siècle et qui est bien réelle; il la met en rapport avec l'organisation de l'Église qui se mettrait en place au même moment, selon lui, où il voit une opération politique de récupération. Il ne faut pas être injuste : ce livre porte le titre *Saints et Patrons*, et seulement *Lérins* en sous-titre. L'auteur a fait une étude sur les structures religieuses à la manière de P. BROWN, non une recherche érudite sur Lérins.

J. BIARNE.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Jose Solis de los SANTOS, *Satiras de Filelfo*, Prologo de Juan GIL (Biblioteca Colombina, 7-1-13) : Séville, Ediciones Alfar, 1989.

De 1430 à 1449 Francesco FILELFO (1398-1481) qui enseigne alors à Florence, puis à Sienne, Bologne, Milan enfin, a écrit dix décades de *Satyrae Hecatostichae* (chacune a cent hexamètres) qui parurent à Milan en 1476, à Venise en 1502, à Paris, chez Gourmont, en 1508. La présente édition n'en publie que dix-sept contenues dans un manuscrit conservé à la Bibliothèque Colombine de Séville. C'est un état ancien du texte qui en quelques passages a été entièrement remanié, comme l'apparat minutieux permet de s'en rendre compte; les notes très copieuses éclairent parfaitement tous les aspects biographiques et historiques des satires, et bon nombre d'emprunts à des poètes anciens; certaines justifient l'interprétation adoptée soit pour un mot, soit pour toute une phrase (on m'excusera de ne porter aucun jugement sur la qualité littéraire de la traduction); on aurait pu souhaiter çà et là une explication grammaticale, ainsi qu'une étude d'ensemble de la langue, dont ne tiennent pas lieu les observations d'ailleurs judicieuses, mais sommaires, sur l'orthographe (*magestas, Sat.*, 13, v. 76; 14, 64; 15, 55; 17, 78). On relève que les citations ou formules grecques sont écrites en caractères latins (13, 60) : est-ce un trait du manuscrit? Ce qu'il faut regretter, ce sont les coquilles; dans les notes ou la traduction, elles ne gênent guère, mais à quoi bon tant d'efforts pour confronter les documents anciens et établir un apparat si le texte lui-même est fautif ou incertain : en *Sat.*, 1, v. 72 ne faudrait-il pas lire *quaque* (et non *quaeque*); en 1, 78 *contemnare* au subjonctif; en 4, 47 *terras* au lieu de *terram*; en